1945
La découverte

Annette Wieviorka

1945
La découverte

Éditions du Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

ISBN 978-2-02-118264-4

© Éditions du Seuil, janvier 2015
Avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah

Les photographies reproduites dans cet ouvrage sont d'Éric Schwab.
p. 13 : DR
cahier d'illustrations : © AFP

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Le cœur maléfique

« Nous savions. Le monde en avait entendu parler. Mais jusqu'à présent aucun d'entre nous n'avait vu. C'était comme si nous avions pu, enfin, pénétrer à l'intérieur même des replis du cœur maléfique [*the vicious heart*][1] », écrit Meyer Levin.

« J'ai oublié la plupart des grandes histoires qui avaient provoqué en moi une intense excitation quand j'étais correspondant de guerre. Mais pendant les deux années qui ont suivi la guerre un de ces épisodes n'a cessé de grandir et j'ai fini par penser qu'il renfermait tout ce que j'avais appris de la guerre[2]. » L'épisode

1. Meyer Levin, *In Search*, Londres, Constellation Books, 1951 (1950), p. 232-233. Sauf mention contraire, toutes les traductions de l'anglais sont les nôtres.

2. *Id.*, *La Jeep et la Torah,* pièce radiophonique inédite, archives Meyer Levin.

qui nourrit jusqu'à l'obsession et jusqu'à la folie la vie et l'œuvre de l'écrivain et journaliste américain Meyer Levin, c'est celui de la découverte des camps de concentration nazis.

Souvent, écrit-il aussi, cela n'a guère de sens d'être « le premier », de se précipiter avant les autres pour recueillir et transmettre une information. Mais, dans ce cas précis, avoir été le premier à Ohrdruf, le premier camp découvert en Allemagne par les Américains, est lourd de sens. Le destin l'a conduit là, lui a fait vivre cette expérience indélébile : la confrontation brutale à ce que l'on savait confusément – l'existence des camps de concentration ; la destruction des communautés juives. Pour Meyer Levin, cette expérience s'intègre à sa « quête personnelle » d'identité. Elle la dépasse aussi. Ce qui a eu lieu est « source de peur et de culpabilité pour chaque être humain demeuré vivant ». Car – il fait le même constat que Robert Antelme, survivant de Buchenwald, Gandersheim et Dachau, en employant les mêmes mots – « les hommes avaient en eux ce qui leur a permis de faire cela, et nous étions de la même espèce »[3], l'espèce humaine.

Le cœur maléfique, « *the vicious heart* » : l'expression

3. *Id.*, *In Search, op. cit.*, p. 232-233.

a servi de titre au premier ouvrage consacré par un historien américain à la découverte des camps par ses compatriotes. Mais nul, sinon Mikael Levin, le fils de Meyer, n'a compris que celui-ci, en usant de cette expression, se référait à un conte hassidique que son père avait transcrit en 1932[4]. Un vrai cœur humain, identique à celui qui bat en chacun de nous, est le sujet de ce « conte étrange, plein de sens caché, qui nous dit comment le jeune Israël tint entre ses mains le cœur qui était le noyau des Ténèbres [*kernel of Darkness*] ».

Voilà ce qui surgit à l'esprit de Meyer Levin quand il pénètre dans le camp d'Ohrdruf. L'ébranlement qui est le sien sera, dans les semaines qui suivent, celui du monde occidental. Il y a un avant et un après la découverte des camps nazis, qui est pour Meyer, et pour beaucoup d'autres après lui, celle du Mal incarné. Mal extrême, écrira Hannah Arendt, avant de le penser « banal ». « Mal » qui n'a cessé d'être représenté, reconfiguré au fil des décennies qui nous séparent du choc inaugural.

4. Mikael Levin, *War Story,* Gina Kehayoff Verlag, Munich, 1997, p. 127. En 1995, Mikael Levin, photographe, a refait le voyage de son père et d'Éric Schwab, photographiant les lieux où les deux hommes sont passés, cinquante ans après.

Correspondant de deux agences de presse juives auprès de l'armée américaine, Meyer Levin en suit l'avancée à l'intérieur du continent européen. Bientôt, il partage une Jeep avec un photographe français, Éric Schwab. Le premier cherche ce qui reste des Juifs d'Europe. Le second, en mission pour l'AFP, cherche aussi sa mère, juive et allemande, déportée dont il n'a pas eu de nouvelles depuis 1943. Quand l'armée américaine découvre, au hasard de sa progression, les camps qui se trouvent sur le territoire de l'Allemagne, ils sont parmi les premiers à y entrer.

Meyer Levin écrit, envoyant des centaines de dépêches aux États-Unis ; à travers les destins des survivants, il raconte la destruction des Juifs d'Europe. Pionnier parmi les pionniers, il appelle à une prise de conscience de l'ampleur de la destruction, qui ne sera reconnue qu'après sa mort au début des années 1980.

Éric Schwab photographie les rescapés de l'univers concentrationnaire, en particulier ses compatriotes résistants. Il fixe aussi sur la pellicule les visages des survivants décharnés, les images des charniers. Certaines de ses photos sont devenues des icônes universelles dont on a oublié l'auteur.

De Paris jusqu'à Terezin, en passant par Buchenwald, Leipzig, Dachau, c'est guidés par les mots de Meyer

Levin et le regard d'Éric Schwab que nous allons suivre pas à pas la découverte des camps entre le 5 avril 1945 et la fin du mois de mai 1945. Elle survient alors que des rumeurs et des visions confuses la pressentaient sans en donner la mesure et que le III[e] Reich s'abîme dans la fureur et l'excitation des derniers combats, alors que des millions d'hommes, de femmes, d'enfants se trouvent jetés sur les routes dans un exode désordonné.



Meyer Levin et sa machine à écrire, photographié par Éric Schwab au cours de leur mission.



Autoportrait d'Éric Schwab, en uniforme de correspondant de guerre.

En quête

Avant de couvrir la « vraie » guerre et d'être affecté à un camp de presse sur le front, Meyer Levin passe par Paris. Il arrive dans la capitale après sa libération, le 25 août 1944, comme correspondant de deux agences : l'Agence télégraphique juive et Overseas News Agency. Il est déjà un écrivain reconnu, mais il n'accédera à la célébrité internationale qu'en 1956, avec son roman *Crime* qui retrace un fait divers, le meurtre « parfait » en 1924 d'un garçon de 14 ans, Bobby Franks, par deux jeunes gens de la bourgeoisie juive fortunée de Chicago, Nathan Leopold et Richard Loeb. Son lectorat est restreint mais fidèle et il a acquis l'estime de grands aînés comme Ernest Hemingway. Paris marque le début de la mission qu'il s'est assignée : « J'étais particulièrement apte à raconter l'histoire

qui venait de se dérouler en Europe. C'était celle du destin des Juifs. Le continent enfin était ouvert ; nous pourrions découvrir les faits qui se cachaient derrière les rumeurs sinistres de massacre de masse et de mise en esclavage qui nous parvenaient d'Europe[1]. » Meyer Levin est en quête de ce qui reste des communautés juives. Il entend faire le récit de leur persécution et de leur survie. L'écrivain gardera toute sa vie le sentiment d'avoir été choisi pour témoigner auprès de ses contemporains de ce que fut l'histoire d'un événement qu'il « couvrit » à partir de septembre 1944, et qui n'a alors pas encore de nom : la persécution et la destruction des Juifs d'Europe. Pour lui, cette histoire ne s'arrête pas avec la capitulation allemande du 8 mai 1945. Elle se prolonge dans la destinée des survivants juifs, qui n'ont pas ou plus de patrie, particulièrement celle des enfants. Meyer Levin endosse aussi le fardeau de faire connaître, envers et contre tout, la vérité sur l'identité juive des victimes, en un temps où la spécificité du sort des Juifs dans la Seconde Guerre mondiale n'est pas entrée dans la conscience collective et où, en France comme aux États-Unis, elle est fondue dans le vaste ensemble des

1. Meyer Levin, *In Search*, *op. cit.*, p. 169-190.

victimes de la criminalité nazie. Nul n'a comme lui, après la guerre, consacré autant de temps et d'énergie, parcouru autant de kilomètres, noirci autant de papier, tourné autant d'images liés à ces questions. Ce destin ne tombe pas sur lui par hasard. Il s'inscrit dans la cohérence d'une personnalité tourmentée et d'un itinéraire singulier.

En 1950, Meyer Levin publie à Paris, dans une maison d'édition qu'il a lui-même créée, puisqu'il n'a pas alors trouvé d'éditeur, son autobiographie *In Search* (« En quête »)[2]. L'ouvrage sera republié l'année suivante par un petit éditeur new-yorkais. Ce livre « a pour sujet ce que c'est d'être un juif[3] », précise d'emblée l'auteur. C'est en fait une autojudéographie, selon le terme forgé par Robert Ouaknine pour désigner la vague d'écrits publiés en France dans les années 1970 où toute l'existence est analysée au prisme de la seule judéité du narrateur. Quand Meyer Levin se livre à cet exercice, aucun auteur américain n'a connu de véritable succès de librairie en prenant pour sujet des personnages juifs ou en peignant les

2. Il suit l'exemple illustre de l'*Ulysse* de James Joyce, publié lui aussi à Paris, en 1922, par Shakespeare and Co.

3. Meyer Levin, *In Search*, *op. cit.*, p. 9.

milieux de l'immigration. La grande époque du roman juif américain, celle des Saul Bellow, Philip Roth ou Bernard Malamud, n'est pas encore venue. On pourrait pour Meyer Levin user de la formule : « Il était en avance sur son temps. » Mais l'expression, quand on y réfléchit, n'a aucun sens. Né en 1905 à Chicago de parents immigrés de la région de Vilno à la fin du XIX^e^ siècle, auteur alors de six romans et d'un ouvrage de contes hassidiques, Meyer Levin est profondément ancré dans son temps, scrutant sous tous ses aspects la vie de Chicago, notamment celle des Juifs de sa génération qui s'emploient ardemment à s'extraire du monde yiddish de leurs pères pour devenir de vrais Américains. « La peur et la honte d'être juif dominent la mémoire de mon enfance[4] », écrit-il, peur et honte probablement partagées par bien d'autres jeunes juifs de l'époque. Dans l'entre-deux-guerres, l'antisémitisme est puissant aux États-Unis, comme il l'est sous diverses formes en Europe. La vie comme l'œuvre de Meyer Levin peuvent être lues comme un désir de comprendre ce que c'est qu'être juif, d'assumer crânement ce fait de naissance dans toutes ses dimensions, de se battre sans relâche contre

4. Meyer Levin, *In Search*, *op. cit.*, p. 13.

cette honte et cette peur afin de les surmonter et de les transfigurer par l'écriture.

Brillant et précoce, il entre à l'Université de Chicago et, très jeune, publie ses premiers textes. Après son diplôme (1924), il travaille pour le *Chicago Daily News* et pour un magazine culturel juif, *The Menorah Journal.* Il est aussi attiré par le vaste monde. Paris d'abord, destination obligée pour les écrivains ou apprentis écrivains américains. Il y satisfait sa boulimie de culture : musique, peinture, littérature. Tâte alors un peu de la peinture et de la sculpture. *The Menorah Journal* lui a confié une lettre pour un artiste juif qui vient d'immigrer de Pologne, Marek Szwarc. Le hasard veut que Meyer soit descendu dans la pension même où réside la famille Szwarc. Il passe beaucoup de temps avec Marek, sa femme et leur fille, Tereska. La rencontre est capitale. Marek Szwarc lui fait sentir « la profondeur de la tradition juive » ; réaliser qu'il était approprié pour un artiste juif de puiser sans honte son inspiration dans les matériaux de la vie juive[5].

Après Paris, Meyer Levin parcourt l'Europe et, grâce au *Menorah Journal*, se rend en Palestine pour l'inauguration de l'Université hébraïque de Jérusalem (1925).

5. *Ibid.*, p. 31.

C'est son premier voyage, suivi d'un deuxième (1927) au cours duquel il séjourne plusieurs mois dans un kibboutz, non loin de Haïfa, puis d'un troisième en 1937-1938. Ce n'est pas une destination habituelle pour un Juif américain. Non que Meyer Levin soit alors sioniste, sinon un « sioniste culturel ». Il n'appartient et n'appartiendra jamais à aucun mouvement, même s'il se sent proche des sionistes travaillistes de Ben Gourion. Il ne croit pas – et ne croira jamais – que les Juifs du monde entier rejoindront un jour le foyer juif. Mais il admire l'esprit des pionniers, qu'il rapproche de celui des pionniers américains. Il voit dans la Palestine un centre culturel où il est possible de vivre pleinement sa judéité, et un lieu de vie pour les Juifs persécutés. À deux reprises aussi, en 1937 et 1938, il part couvrir la guerre d'Espagne et se trouve un temps aux côtés de Hemingway.

Le début de la guerre correspond chez Levin à une période de crise. Il s'est séparé de la femme avec qui il a eu un fils. Son dernier roman, *Citizens*, roman réaliste qui peint les ouvriers de la métallurgie, leur grève, la violence de la répression policière est un échec commercial. Il gagne sa vie au moyen de toutes sortes de travaux d'écriture, pour la presse notamment.

À l'approche de la quarantaine, il ressent un besoin d'agir. Peut-être aussi éprouve-t-il un soulagement à échapper au conflit permanent entre son identité juive et son identité américaine, à suspendre un choix qui s'est révélé impossible entre être un écrivain américain ou un écrivain *juif* américain. En 1942[6], Meyer Levin intègre l'Office of War Informations comme réalisateur, scénariste et producteur de films documentaires. Il arpente le pays, filmant usines et villes, exaltant la force de l'engagement des civils dans la guerre. À la fin du mois d'août 1943, l'Office of War Informations de New York abandonne son activité américaine pour se consacrer aux opérations extérieures. Il est transféré à Londres et Meyer Levin y est affecté pour écrire des « pamphlets » pour la Psychological Warfare Division. Il y revoit ses amis de Paris, les Szwarc, installés dans la capitale britannique : le père, Marek, s'y est engagé dans l'armée polonaise ; sa fille, Tereska, dans le Corps féminin des Forces françaises libres. Meyer Levin tombe amoureux au premier regard de cette jeune femme qu'il a connue enfant. Le coup

6. Les dates dans leur précision proviennent du dossier du FBI sur Meyer Levin qui figure dans ses archives. Sur dénonciation d'un transfuge du parti communiste américain, Levin fut soupçonné d'être communiste.

de foudre n'est pas réciproque. Bientôt, le cœur de Tereska sera pris ailleurs. L'Agence télégraphique juive et l'Overseas News Agency accréditent Meyer Levin comme leur correspondant après le débarquement de Normandie. La première, fondée en 1917, basée à New York en 1922, a pour mission de fournir en nouvelles une presse juive alors particulièrement nombreuse et vivante. Quelque 400 publications dans le monde y sont abonnées dans les années qui précèdent la Seconde Guerre mondiale. La seconde, éphémère émanation de la première, ne se voulant pas exclusivement juive puisque sa direction compte des représentants du protestantisme et du catholicisme, a été créée en 1940 avec un seul objectif : couvrir les événements de la guerre.

À Paris, en septembre 1944, c'est à l'hôtel Scribe qui a été réquisitionné et fait office de camp de presse, à deux pas de l'Opéra, que loge Meyer Levin, comme tous les correspondants de guerre américains ou rattachés à l'armée américaine. Il y rencontre peut-être Hemingway qui délaisse parfois le Ritz pour y séjourner. Il a pu y croiser George Orwell ou Robert Capa. Des drapeaux alliés flottent au-dessus de l'entrée de l'hôtel devant laquelle sont garées des

« files de voitures vert olive de l'état-major et les Jeeps frappées de grandes étoiles blanches ». Simone de Beauvoir y déjeune une fois, invitée par Pierre Bost qui travaille pour *Combat* : « C'était au cœur de Paris une enclave américaine : du pain blanc, des œufs frais, des confitures, du sucre, du *spam*[7] », pour *spicy ham*, ce jambon épicé en boîte qui fait partie des rations américaines.

Meyer Levin s'attelle à la tâche qu'il s'est fixée : tenir jour après jour la chronique de la survivance juive, la recherche des « restes d'Israël[8] ». Quelque 300 000 à 330 000 Juifs vivaient en France avant la guerre, dont la moitié en région parisienne. Environ 76 000 hommes, femmes et enfants ont été déportés vers une destination inconnue. 10 000 à 15 000 hommes qui ont combattu en 1940 sont encore prisonniers dans les stalags et les oflags d'Allemagne. Beaucoup de ceux qui vivaient dans la région parisienne l'ont quittée, notamment pour la zone libre, à mesure que la persécution s'aggravait. Les départs les plus massifs ont eu lieu après la rafle des 16 et 17 juillet 1942, la célèbre rafle du Vél' d'Hiv',

7. Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, Paris, Gallimard, 1963, p. 29.

8. Meyer Levin, *In Search*, *op. cit.*, p. 173-174.

où pour la première fois des femmes et des enfants furent arrêtés. En septembre 1944, il n'y a plus à Paris que quelque 25 000 Juifs, un peu plus de 15 % des 150 000 Juifs recensés sur décision allemande dans le département de la Seine en octobre 1940. Si certains y sont restés cachés, ou y ont vécu sous une fausse identité, d'autres ont survécu dans la légalité de la persécution, recensés et marqués par l'étoile jaune. Ils n'ont pas partagé la joie de la Libération. Certes, ils sont libres. Ils ont immédiatement retiré leur étoile. Ils ne risquent plus d'être convoqués pour être internés ni d'être raflés, comme ils l'ont été à partir de mai 1941. Mais ils sont plongés dans une immense misère après ces années où ils ont été mis au ban de la société, exclus de la vie économique, contraints pour beaucoup à vivre des maigres subsides des organisations communautaires. Surtout, ils sont sans nouvelles des leurs, déportés vers l'Est, dans un lieu dont ils ignorent jusqu'au nom mais qu'ils situent généralement en Pologne. Le dernier grand convoi a quitté Drancy le 31 juillet 1944 avec 1 300 déportés. Le 17 août 1944, Aloïs Brunner, organisateur nazi des déportations depuis l'été 1943, a encore chargé dans un des wagons du train de sa fuite 51 Juifs – parmi eux Marcel Bloch qui deviendra Dassault –, la veille

de la libération d'un camp par lequel transitèrent l'immense majorité des déportés, et où il restait alors 1 386 internés.

Le premier reportage de Meyer Levin à Paris est donc daté du 18 septembre[9], le soir du nouvel an juif, Rosh Hashana. Il offre un tableau unique de la situation de la communauté juive parisienne, à peine plus de trois semaines après la Libération. Quand retentit le shofar, qui ouvre le rituel de la nouvelle année juive, « l'année de la délivrance », écrit Meyer Levin, les synagogues parisiennes sont pleines. Cela n'atteste nullement un retour à une pratique religieuse généralisée chez les Juifs en France, mais la place centrale de la synagogue et un sens de l'appartenance, même pour ceux qui sont éloignés de toute pratique religieuse comme l'est Meyer Levin. Quand il arrive dans une ville et qu'il y cherche les Juifs, son premier réflexe est de se rendre à la synagogue qui reste le lieu où ils se rassemblent quand l'angoisse ou la joie les submergent.

À la différence des synagogues d'Allemagne, de

9. Toutes les dépêches sont conservées dans les archives de Meyer Levin déposées au Howard Gotlieb Archival Research Center à l'Université de Boston.

celles de pratiquement toute l'Alsace, les synagogues parisiennes sont debout, et Levin, en bon journaliste, en fait le tour en passant par celle de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, celle du mouvement juif libéral de la rue Copernic, sans oublier les petits oratoires polonais où l'on parle yiddish de la rue des Rosiers et de la rue des Écouffes, dans le vieux quartier juif qu'on appelle encore le « *Pletzl* » (« la petite place ») et qui deviendra dans les années 1960 le Marais. Les stigmates des attentats perpétrés contre six d'entre elles dans la nuit du 2 au 3 octobre 1941 sont visibles sur les portes. Mais le culte n'a jamais cessé sous l'Occupation, et si vingt-quatre rabbins sont morts pendant la guerre, le grand rabbin de Paris, Julien Weill, resté dans la capitale, a survécu. C'est lui qui officie ce soir du 18 septembre 1944 dans la grande synagogue consistoriale de la rue de la Victoire, que les Américains appellent « la synagogue Rothschild », devant une assistance recueillie d'environ 3 000 personnes, dont un millier de soldats américains. Lors de la récitation du kaddish, la prière des morts, « la communauté entière se dresse vers l'arche sainte. Car chacun a un mort à pleurer », rapporte Meyer Levin. Aucune famille n'a été épargnée. Cette cérémonie impressionnante rejette dans l'ombre la première,

infiniment plus confidentielle, qui s'est déroulée dans l'après-midi du 7 septembre en l'honneur de la libération de Paris en présence d'une assistance réduite à quelque 300 personnes, sans allégresse aucune.

La misère est partout. Levin décrit les pertes matérielles : les appartements vidés de leurs occupants juifs ont été radicalement pillés par les Allemands, « jusqu'aux prises électriques » arrachées des murs. Dans la crise du logement chronique qui sévit à Paris, il est difficile pour ceux qui reviennent de les récupérer quand ils sont occupés par des « locataires de bonne foi » constitués en association. Certes, le Gouvernement provisoire a annulé les législations antisémites de l'occupant allemand et de l'État français comme il s'y était engagé dès 1943. Ainsi, les généraux juifs ont-ils été réintégrés dans l'armée. Mais la restitution des biens spoliés reste un problème juridiquement compliqué que le juriste René Cassin évoque au nom du gouvernement. Car à partir de juillet 1941 les entreprises dites juives ont été systématiquement « aryanisées ». Environ 50 000 procédures « d'aryanisation » ont été ouvertes, dont 31 000 pour la seule région parisienne. Si on rapporte ce chiffre à celui de la population juive globale, cela signifie que chaque

famille a été touchée. C'est toute une population qui a ainsi été exclue de la vie économique.

Du 18 septembre à la fin du mois de novembre, Meyer Levin envoie une vingtaine de dépêches de Paris, du Mans, de Nancy, de Toulouse, presque toutes consacrées aux Juifs de France, même si l'une d'elles, datée du 13 novembre, célèbre la reprise de la vie parisienne. Le métro roule désormais jusqu'à minuit, au lieu de 21 h 30, les théâtres – Levin en compte vingt-six – ont rouvert. L'Opéra, l'Odéon, la Comédie-Française, les Folies-Bergère, sont revenus aux traditions, ce que Levin juge rassurant. La vitalité du théâtre français est visible à l'Atelier, avec un groupe d'acteurs emmené par Charles Dullin, au théâtre Sarah-Bernhardt, où est joué *La Vie est un songe* de Calderón, au théâtre du Montparnasse avec Gaston Baty. Mais Levin évoque aussi ce qu'il appelle le « nouveau théâtre ». Il voit dans la pièce controversée de Claude Vermorel, *Jeanne avec nous*, montée pendant l'Occupation, la promesse d'un renouveau qu'illustrent selon lui trois écrivains : Sartre (*Huis clos*), Camus (*Le Malentendu*), Anouilh (*Antigone*). L'avenir lui donnera raison. Surtout, Meyer Levin a tout vu et tout compris de ce qu'avait été la vie des Juifs de France sous

l'Occupation et des problèmes de l'après-guerre[10]. Il a conscience du fait que les Juifs originaires de l'Est, du monde yiddish, où qu'ils se trouvent, ont une histoire commune. « Ils sont les enfants des mêmes parents. » Ils constituent plus de la moitié des Juifs vivant en France, et furent les premières victimes de l'internement, puis des déportations[11].

Meyer Levin s'intéresse particulièrement à la résistance juive, bien peu célébrée par l'ensemble du pays, qui globalement l'ignore. Il en dresse un panorama qui embrasse tous ses aspects, en identifiant les acteurs, individuels et collectifs, des communistes aux sionistes. Il nomme le deuxième détachement juif des FTP-MOI, qui fut « un temps la terreur des nazis à Paris », ces « bandits juifs », considérés comme les plus dangereux de toutes les organisations de résistance à Paris et cite la dernière lettre d'un des fusillés, Jacques Grinbaum : « Vivez ! Soyez heureux tous les quatre ! C'est mon seul souhait. Vous avez de longues années devant vous, je l'espère. Vivez ! Vivez ! Vivez ! ». À Toulouse, il évoque l'Organisation juive de combat, l'OJC, dont les membres ont été attachés aux FFI.

10. Il aborde tous les thèmes qui seront travaillés par les historiens à partir des années 1980.

11. Meyer Levin, *In Search*, *op. cit.*, p. 16.

À travers ses articles, on saisit le sort des enfants cachés. Si 11 600 enfants juifs de France furent assassinés, 72 400 ont survécu. D'une façon générale, les enfants ont davantage survécu à la persécution que les adultes (13,8 % des enfants de moins de 18 ans ont été déportés, 27 % des adultes). Ce qui ne veut pas dire que tous furent cachés. Levin trace le cadre général du sauvetage des enfants dans un article d'une dizaine de pages que publiera le *Saturday Evening Post* du 20 janvier 1945. Dans le style emphatique qui est parfois le sien, Levin écrit : « Pendant les années de l'occupation nazie de la France, parmi tous les récits de dévouement et d'héroïsme de la résistance clandestine, l'un d'eux se distingue. C'est une épopée de compassion. Des milliers de familles françaises ont, à leurs risques et périls, participé à une conspiration pour saper le credo de haine raciale et religieuse que l'ennemi essayait d'enraciner dans le pays. Des catholiques, des protestants, des incroyants, des paysans et des aristocrates ont pris des risques personnels pour sauver 8 000 enfants juifs. Ces enfants sont en vie parce qu'ils ont été cachés dans des couvents, des monastères, des écoles catholiques ; ils ont été cachés par des paysans qui ont déclaré qu'ils étaient des membres de leur famille ; ils ont